

# 1

Aussi loin qu'elle s'en souvienne, Adela Rubinstein avait voulu être enseignante. Lorsqu'elle était enfant, elle passait plus de temps à observer ses maîtresses qu'à étudier ses leçons, notant soigneusement la façon dont elles faisaient l'appel, expliquaient les points épineux au tableau, et savaient – ou pas – rendre les cours vivants. Puis, de retour à la maison, elle s'efforçait de reproduire avec ses peluches et ses poupées, et parfois même son amie Izabel, ce qu'elle avait appris en classe. Adela était devenue experte dans l'art de capter l'attention de ses interlocuteurs. Elle savait comme personne rendre passionnants les sujets les plus arides, mais elle n'aurait jamais imaginé devoir un jour enseigner en secret, au risque de se faire arrêter ou même condamner à mort.

Elle promena son regard sur les enfants assis sur des coussins à même le sol de la cave, et penchés sur leurs cahiers. Âgés de treize à quinze ans, ils étaient les plus vieux de l'orphelinat, et s'efforçaient d'étudier *Roméo et Juliette* à la faible lueur d'une lanterne.

— Vous arrivez à lire malgré le peu de lumière ? demanda Adela, soucieuse de leur bien-être.

Tous hochèrent la tête, mais aucun ne releva les yeux du texte. Ils en étaient au passage où Roméo buvait le poison, pensant que Juliette était morte, et étaient manifestement captivés.

Adela ressentit une petite bouffée de satisfaction. Quand les Allemands avaient envahi la Pologne, et interdit aux Juifs d'aller à l'école, elle avait eu l'impression que le monde s'effondrait. Elle était en deuxième année de licence de littérature à

l'université de Varsovie, et les nazis avaient brisé son avenir. Mais elle n'avait pas tardé à découvrir qu'avec de la volonté on pouvait contourner les obstacles, comme l'eau contourne les rochers, dès lors qu'on était prêt à s'adapter.

Quand elle apprit que des écoles clandestines étaient en train de fleurir un peu partout dans Varsovie, elle s'était rendue à l'orphelinat le plus proche et avait proposé ses services à Jaski Berman, le directeur.

— Je n'ai pas encore mon diplôme d'enseignante, mais j'ai des années d'expérience, lui avait-elle dit, en se gardant de préciser que ses élèves étaient des peluches et des poupées.

Mais Dieu merci, Jaski avait été séduit par l'idée de mettre en place une école clandestine au sein de l'orphelinat, si bien qu'après un entretien d'embauche et un bout d'essai, il l'avait engagée en tant que professeure clandestine de littérature et matières diverses.

Cette pensée la fit sourire – ce titre insolite avait quelque chose d'exaltant.

Elle allait demander à ses élèves de lui livrer leurs réflexions sur la mort de Roméo, quand un bruit de pas dans l'escalier qui menait à la cave les fit tous sursauter.

— Les Allemands arrivent ! cria Olga, une des surveillantes, depuis l'autre côté de la porte.

— Merci, Olga ! répondit Adela tandis que tous les élèves se levaient d'un bond. Vite ! Vous savez quoi faire, n'est-ce pas ? les interrogea-t-elle en fourrant tous les cahiers dans un sac de jute, qu'elle alla enfouir dans un baril de farine posé dans un coin.

Les Allemands avaient la fâcheuse habitude de se présenter à l'orphelinat sans crier gare... et elle n'osait imaginer ce qui arriverait, s'ils les surprenaient en pleine leçon.

Les élèves se précipitèrent vers les baux entreposés sur les étagères et firent mine de les épousseter. De cette façon, si les nazis décidaient d'inspecter tous les locaux, ils les trouveraient en pleine corvée de nettoyage. Adela s'empara d'un chiffon et

alla les rejoindre, tout en s'assurant qu'il ne subsistait aucune trace de leurs activités clandestines.

Des voix de soldats lui parvinrent depuis la cuisine, située juste au-dessus. Les aboiements hargneux et saccadés lui donnaient la chair de poule. À supposer qu'ils descendent dans la cave et découvrent les cahiers ?

Elle entendit la voix de Marta, la cuisinière de l'orphelinat, puis il y eut un long silence. Adela et les enfants retinrent leur souffle. Mais quand l'un d'eux laissa échapper un gémissement, elle crut que son cœur allait lâcher.

— Tout va bien, murmura-t-elle. Tout va bien.

Si seulement elle disait vrai.

Un bruit de pas résonna à l'étage, puis se perdit au loin.

Tous poussèrent un soupir de soulagement.

— Vous voyez, leur dit Adela, en s'efforçant d'avoir l'air calme. Il n'y avait pas de quoi paniquer.

Ce soir-là, en rentrant chez elle, Adela aperçut deux Allemands, en uniformes vert-de-gris et bottes de cuir, qui marchaient dans sa direction. Instinctivement, elle s'assura qu'elle portait bien son brassard blanc marqué d'une étoile de David bleue sur la manche de son manteau. *C'est bon, il est à sa place*, se dit-elle pour se rassurer, mais à son grand désarroi, l'un des deux hommes la héla, en pointant sur elle un doigt ganté de cuir.

— Eh, toi ! La Juive !

— Euh, euh... oui, bégaya-t-elle.

— Qu'est-ce qui te prend de marcher là ?

*Malheur !* Elle était tellement absorbée par ses pensées qu'elle avait oublié que les Juifs n'étaient pas autorisés à marcher sur le trottoir. Les maudits décrets à l'encontre des Juifs étaient si nombreux depuis l'occupation de la Pologne par les Allemands, qu'il était impossible de tous les retenir.

— Je suis désolée, bredouilla-t-elle.

— Dans le caniveau ! rugit le soldat.

Elle s'empressa de descendre du trottoir, tête baissée, quoiqu'en pestant intérieurement contre elle-même et les nazis.

Un tram passa dans un bruit de ferraille, provoquant un courant d'air glacé qui s'engouffra dans son manteau élimé. Un autre décret interdisant aux Juifs d'emprunter les tramways venait d'être promulgué. Seules les voitures marquées « Réservé aux Juifs » leur étaient accessibles. Ils n'avaient plus le droit d'aller dans les jardins publics ou de s'asseoir sur des bancs, ni de détenir plus de 2 000 zlotys à la banque. C'était comme si, une loi après l'autre, les Allemands cherchaient par tous les moyens à les éliminer.

*Il ne faut pas te laisser abattre*, se dit-elle, tandis que la boutique de ses parents se profilait au loin. Une étoile de David figurait désormais dans la vitrine, indiquant qu'il s'agissait d'un commerce juif qui devait être boycotté. *Tu dois rester forte pour papa et maman.*

Si seulement Azriel, son frère aîné, avait été là pour l'aider à soutenir ses parents. Mais il était parti à Cracovie, quatre ans plus tôt, pour étudier la médecine à l'université. Et voilà qu'au bout de deux ans, il avait laissé tomber la fac. À la suite de quoi, il s'était fâché à mort avec leur père. Mis à part une lettre adressée à elle ou à sa mère de temps à autre, il ne donnait plus signe de vie. Adela était partagée entre l'envie de le revoir et la colère qu'il lui inspirait. Car, quoi que son père et lui aient pu se dire, rien ne justifiait une réaction aussi extrême.

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer et poussa la porte de la boutique. Les rayonnages, qui ployaient jadis sous les boîtes de conserve et les bocaux, étaient à présent vides et couverts de poussière. La seule chose que ses parents vendaient désormais était des brioches tressées appelées *challah*, et des bagels, confectionnés d'après les recettes ancestrales de la grand-tante. C'étaient les seules denrées qu'ils pouvaient encore stocker depuis que les Allemands avaient pillé le magasin et emporté toutes les provisions qui s'y trouvaient. Le riche arôme du fromage, des herbes et des épices, qui avait bercé son

enfance et fait jadis la renommée de leur boutique, avait été remplacé par une odeur de moisi et de renfermé.

— Adela ! Où étais-tu ? s'écria Estera, sa mère, qui se tenait derrière le comptoir. C'est presque l'heure du couvre-feu.

— J'ai dû préparer mes leçons pour demain. Et puis, il n'est que sept heures. Il reste encore une heure avant le couvre-feu.

— J'aimerais mieux que tu ne travailles pas là-bas, dit Estera en tordant ses mains, dont les phalanges étaient à vif à force de s'être griffée au sang. Imagine que tu te fasses prendre ?

— Il faut bien que quelqu'un fasse la leçon à ces enfants, dit Adela.

Depuis que les Allemands avaient envahi la Pologne, quatre mois plus tôt, Estera n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle n'avait plus que la peau sur les os, et son visage émacié était creusé de rides profondes. Adela savait qu'Estera avait de bonnes raisons de se ronger les sangs, en particulier pour Azriel, dont on n'avait pas de nouvelles, mais parfois, elle aurait préféré qu'elle soit davantage comme son père, Leopold, qui ne perdait jamais son calme.

— Où est papa ?

— À une réunion du Conseil.

— Vous avez eu des clients ? demanda Adela, bien que le plateau encore plein de bagels répondît à sa question.

Estera secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que nous allons devenir. J'ai à peine assez d'argent pour acheter de la farine et des œufs...

Dieu merci, la sinistre litanie maternelle fut interrompue par l'entrée inopinée d'Izabel qui s'engouffra telle une bouffée d'air frais dans la boutique. Manteau vert émeraude, bas noirs, chaussures à talons, et élégant béret qui mettait en valeur ses boucles blondes.

— Bonsoir ! lança-t-elle à la cantonade.

Bien que ravie de voir Izabel, Adela eut un pincement au cœur à la vue de son propre manteau marron élimé, auquel il manquait des boutons. En tant que catholique, Izabel n'était

pas concernée par les mesures punitives qui visaient les Juifs. En outre, grâce à son poste de comptable et ses parents fortunés, elle pouvait encore se permettre de s'offrir des vêtements neufs. Le contraste entre elle et Adela était saisissant.

— Bonsoir, répondit-elle, en adoptant le même ton enjoué que son amie.

— Comment allez-vous, toutes les deux ? demanda Izabel en s'approchant dans une bouffée de parfum au magnolia. Elle portait du rouge à lèvres, et un trait de khôl faisait ressortir le vert de ses yeux de chat.

— On se sent mieux rien qu'à te voir, *moj skarbe*, répliqua Adela.

Izabel et elle avaient pris l'habitude de s'appeler « mon trésor » quand elles étaient petites pour se donner l'illusion qu'elles étaient de grandes personnes sophistiquées. Mais maintenant, elles s'appelaient ainsi pour se témoigner leur affection réciproque.

— Disons que nous survivons tant bien que mal, dit Estera avec un haussement d'épaules résigné.

Izabel jeta un coup d'œil au plateau de bagels.

— Oh, ça tombe bien, il vous en reste juste assez. Je les prends tous.

— Tous les vingt ? s'étonna Estera.

— Oui, s'il vous plaît, répondit Izabel d'un ton ferme. Mes parents reçoivent des amis à dîner ce soir.

Adela n'était pas dupe. Elle savait que la mère d'Izabel, qui souffrait de ballonnements épouvantables quand elle mangeait du pain, n'aurait jamais servi de bagels au dîner. C'est pourquoi elle ressentit une immense gratitude envers son amie qui avait eu le courage de braver l'interdiction de faire ses courses dans un magasin juif. Sa générosité permettrait à sa mère de confectionner d'autres petits pains et ainsi de survivre un jour de plus.

— Mais, bien sûr, répondit Estera en emballant aussitôt les bagels.

Izabel fouilla dans son sac à main et en sortit un petit porte-monnaie en cuir à fermoir doré.

— Tenez, dit-elle en déposant une poignée de zlotys sur le comptoir.

— Oh, mais... c'est trop, protesta Estera.

— Non, non. Pas pour vos délicieux bagels, répliqua Izabel.

Puis, se tournant vers Adela, elle sourit de toutes ses dents et lança :

— Tu ne devineras jamais ce qui est arrivé aujourd'hui au bureau !

Adela lui rendit son sourire. Izabel avait le chic pour faire de la plus banale des anecdotes un récit aussi palpitant qu'une tragédie grecque ou un sonnet de Shakespeare. Elle rêvait depuis toujours de devenir actrice, mais son père, directeur de banque, avait insisté pour qu'elle entreprenne une carrière de comptable plutôt que de devenir une « saltimbanque ».

— Que s'est-il passé ? voulut savoir Adela.

Mais avant qu'Izabel ait pu ajouter un mot, une brique vola à travers la vitrine, répandant une pluie d'éclats de verre sur le sol dans un bruit assourdissant.

— Allez pourrir en enfer, sales Juifs ! hurla un homme depuis la rue.

— Oh, non ! s'écria Estera, la gorge serrée. Vite, allez vous cacher dans l'arrière-boutique.

Mais trop tard ! Izabel se ruait déjà hors de la boutique en proférant des injures.

Tout en prenant en chasse le fauteur de troubles, Izabel pestait contre ses hauts talons. Ce matin, en s'habillant, elle n'avait pas résisté à l'envie d'enfiler ses escarpins dernier cri ; un modèle parisien, à la ligne épurée et confortable, mais qui ne contribuait guère à l'émancipation des femmes. Si elle avait opté pour une bonne grosse paire de trotteurs, elle aurait pu courir plus vite.

— Reviens, espèce de lâche ! hurla-t-elle à pleine gorge, tandis que l'odieux personnage disparaissait au coin d'un immeuble éventré par les bombardements.

Quand elle tourna à son tour au coin, elle entra en collision avec un autre homme.

— Ouah ! s'écria ce dernier en l'attrapant par le bras.

Il portait un long pardessus et une casquette rabattue si bas qu'elle ne laissait deviner que les contours de sa mâchoire. Elle remarqua qu'il tenait une vieille valise en cuir marron dans son autre main et constata qu'il était plutôt séduisant.

— Je suis navrée, s'excusa-t-elle en haletant. J'essayais d'attraper un sale type.

— Un sale type ? répéta-t-il, amusé.

— Absolument, répondit-elle en rajustant son béret. Et si je n'avais pas mis ces maudits souliers, je l'aurais rattrapé, c'est certain.

— Je les trouve très seyants, ces maudits souliers, dit l'étranger en inspectant les pieds d'Izabel.

À cet instant, la curiosité de la jeune femme fut piquée. Quelque chose chez cet homme lui était familier.

— J'étais sûre que vous alliez dire ça, répliqua-t-elle.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous êtes un homme.

Elle tenta de scruter ses traits, mais sa casquette et le manque de lumière l'empêchaient de voir distinctement son visage.

— Je ne vois pas le rapport, dit-il.

— Les talons hauts ont été inventés par les hommes, pour les hommes, déclara-t-elle.

— Hum, je ne crois pas. Sans aucun doute, vous ne me verrez jamais porter des talons hauts.

— Précisément !

Il rit.

— C'est bon. Vous avez gagné.

Elle fouilla dans son sac à main et en sortit un paquet de cigarettes.

— Après toutes ces émotions, j'ai besoin d'en griller une, murmura-t-elle d'une voix rauque à la Marlene Dietrich. Vous n'auriez pas du feu, par hasard ?

— Seulement si vous m'offrez une cigarette, répondit-il en tirant un vieux briquet en argent de sa poche.

— Hum, je ne suis pas sûre d'y gagner au change, mais on n'a pas tous les jours la chance de croiser une aussi jolie mâchoire.

Adela l'accusait d'être une séductrice indémodable (comme si c'était un défaut !), mais Izabel trouvait parfaitement naturel de flirter, surtout en ces temps difficiles où les bons moments étaient rares.

L'homme éclata de rire, et elle se demanda si elle n'avait pas trouvé en lui l'âme sœur, l'amour de sa vie, celui qu'elle épouserait un jour et avec qui elle aurait quatre enfants – un garçon et trois filles nommés Aleksy, Katarzyna, Hanna et Adela.

— On ne m'avait encore jamais complimenté sur ma mâchoire, dit-il en actionnant le briquet et en protégeant la flamme avec sa main.

— Oui, mais peut-être que, si vous ôtiez votre casquette, je pourrais mieux voir le reste de votre visage, dit-elle en se rapprochant pour allumer sa cigarette.

Quand leurs doigts se frôlèrent, elle sentit son estomac chavirer.

— Remarquez que ma déception serait immense si je découvrais là-dessous des petits yeux de cochon, reprit-elle. Ou, pire encore, de gros sourcils broussailleux.

Il rit à nouveau, en recrachant de petites bouffées de fumée dans l'air froid du soir.

— Très bien. Vous êtes prête ? annonça-t-il en retirant sa casquette avec un geste théâtral.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Izabel en plaquant une main sur sa bouche.

— Oh, non, ne me dites pas que vous êtes déçue.

— Non, mais...

Pour la première fois de sa vie, les mots lui manquèrent. La vérité, c'était que ses grands yeux bruns ourlés de longs cils noirs étaient irrésistibles. Mais maintenant qu'elle voyait la totalité de son visage, elle comprenait d'où venait ce sentiment de familiarité, et en resta pétrifiée.

— C'est... c'est toi, bégaya-t-elle.

Il fronça les sourcils, surpris :

— On se connaît ?

— Azriel ? demanda-t-elle, en espérant qu'elle se trompait.

— Oui, mais qui êtes-vous ?

— Izabel, répondit-elle, le cœur légèrement serré à l'idée qu'il ne se souvenait pas d'elle.

— Izabel ?

Il resta interdit un instant, puis tout lui revint d'un coup, et il fit un pas en arrière.

— Attends, tu veux dire Izabel, la copine d'Adela ?

Elle hocha la tête. La dernière fois qu'elle avait vu Azriel, quatre ans plus tôt, elle n'était encore d'une ado, mal dans sa peau, en particulier en sa présence. Elle avait eu le béguin pour Azriel dès le premier instant où elle l'avait vu. Mais elle n'en

avait jamais rien dit à Adela, de peur que cela ne gâche leur amitié. Et voilà que, sans savoir qui il était, elle s'était mise à le draguer ouvertement.

À en juger par l'expression de son visage, il était tout aussi abasourdi qu'elle par ces retrouvailles inopinées.

— Tu as... tellement changé, bafouilla-t-il.

— J'ai grandi, déclara-t-elle en se cambrant pour faire ressortir sa poitrine. J'ai presque vingt et un ans.

— Mais oui, bien sûr. Désolé.

— Oh, mais tu n'as aucune raison de t'excuser.

Ce fut alors qu'elle se souvint qu'une querelle avait éclaté entre Azriel et son père, après qu'Azriel avait décidé de laisser tomber ses études. Cependant, Izabel avait le sentiment que Leopold avait caché à sa femme et à sa fille la vraie raison de sa brouille avec son fils.

— Ta famille est au courant que tu es de retour? s'enquit-elle.

Puis, constatant l'absence de brassard orné d'une étoile de David sur son bras droit, elle s'exclama :

— Mais où est donc passé ton... ?

— Mon quoi ?

— Rien, dit-elle en rougissant. Ta famille sait que tu es à Varsovie? demanda-t-elle à nouveau. Ta mère et ta sœur ne m'ont rien dit quand je suis passée les voir, tout à l'heure.

Il remit sa casquette.

— Non, elles ne sont pas au courant. Je voulais leur faire la surprise.

Izabel aurait fait n'importe quoi pour pouvoir assister à ces retrouvailles. En particulier quand Leopold serrerait son fils prodigue dans ses bras.

— Je n'arrive pas à croire que tu es de retour !

— Chut ! Ne parle pas si fort, souffla-t-il en jetant un coup d'œil inquiet par-dessus son épaule.

Puis, à la grande surprise d'Izabel, il posa sa valise à terre et l'attira dans ses bras.

— Faisons semblant d'être des amoureux, lui glissa-t-il à l'oreille.

Ce fut alors qu'elle entendit un bruit de bottes derrière elle, et sentit sa gorge se serrer. Si les SS demandaient à voir les papiers d'Azriel, il était fichu, d'autant qu'il ne portait pas de brassard. Il fallait qu'elle le protège.

— Oh, mon trésor, j'ai une merveilleuse nouvelle à t'annoncer ! s'exclama-t-elle en prenant son visage entre ses mains et en plaquant ses lèvres sur les siennes. Nous allons avoir un bébé ! déclara-t-elle haut et fort quand les soldats furent à portée de voix.

— Quoi ! s'écria-t-il, avec une expression de surprise on ne pouvait plus convaincante.

— Félicitations ! leur lança l'un des nazis en ricanant.

— Pourquoi as-tu dit cela ? murmura Azriel quand les soldats se furent éloignés.

— Ça a marché, non ? répondit-elle, décidée à ne pas se dégager la première de leur étreinte.

— Izabel !

Elle sursauta en reconnaissant la voix d'Adela.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Azriel relâcha brutalement Izabel qui se tourna vers son amie et s'exclama :

— Tu ne devineras jamais ce qui est arrivé !

Mais Adela resta pétrifiée, regardant tour à tour son frère et son amie sans comprendre.

— Azriel ? Comment es-tu arrivé ici ? demanda-t-elle enfin, avant de se tourner vers Izabel. Et pourquoi est-ce que vous vous embrassiez ?